Erwan Chuberre

Vierge ascendant désordres

EDILIVRE.com
COUP DE COEUR COLLECTION

EXTRAIT

Erwan CHUBERRE

Vierge ascendant désordres

Roman

EXTRAIT

Éditions Éditeur Indépendant
75008 Paris - 2007

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation de ses ayants droit. Toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur, ou de Centre Français d'exploitation du droit de copie (CFC, 3 rue Hautefeuille, 75006 PARIS).

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° alinéas, d'une part que des copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (Article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Éditeur Indépendant – 2007
ISBN : 978-2-35335-145-9
Dépôt légal : Octobre 2007

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Du même auteur :

Sainte, Mylène, priez pour moi !
Aux éditions Editeur Indépendant, Paris, 2007

EXTRAIT

EXTRAIT

À Elodie,

EXTRAIT

EXTRAIT

Dès le début, trois raisons d'enrager sur la vie. Primo, je suis née dans ce petit village paumé proche de Montréal au doux nom de Chanteloup, deusio, cela faisait plus d'un mois que la neige ne cessait de tomber sur ce même village et tertio ma mère, ma douce mère venait de me fausser compagnie, de passer l'arme à gauche, de crever, de mourir, quoi ! Trop de jours et trop de nuits que cette cruelle Dame Nature s'amusait à nous asperger sans répit de ses gros projectiles blancs et glacés appelés « flocons de neige ». Comme pour s'excuser d'avoir détruit le paysage par ces mois d'automne assassins, elle s'entêtait à recouvrir tous ces piteux arbres décharnés de sa chantilly glacée. Éjaculatrice précoce et abondante, elle arrosait encore et toujours les forêts, les routes et les lacs, condamnés à rester pétrifiés, se lamentant de l'arrivée tardive du printemps coloré.

Je me souviens, j'avais tout juste six ans. Une charmante petite créature de six ans, le teint rose et la chevelure brune, qui ne demandait rien à personne, attendant patiemment l'arrivée du vieux monsieur à la barbe blanche censé lui apporter du bonheur sous la forme de la plus belle des

EXTRAIT

poupées, vue à la page 42 du catalogue *La Foire à la Maison*.

Même si la neige et le froid ne m'ont jamais provoqué qu'éternuements et nez coulant, je me surpris à rêver d'un sixième Noël de conte de fées rempli de lumières et de cotillons. Et telle une jeune et jolie Cendrillon, j'aurais pu tourbillonner toute la soirée autour du sapin illuminé en ouvrant grand les yeux pour admirer mon père endosser le costume vert et jaune du prince charmant. Ma mère, Greta, se serait allongée sur un lit de fleurs, les yeux clos, les lèvres entrouvertes, prêtes à se faire frôler par la bouche de son prince. Des rires et de la musique légère auraient résonné dans notre large salon transformé le temps d'une séquence en palais des mille et une merveilles. Une belle image d'un bonheur familial. Loin du froid et de ses gerçures… Que dalle ! Dans ce grand parc enneigé, j'étais bien loin de ce climat d'allégresse et de fête.

La réalité était beaucoup moins guimauve : la musique, un long et insoutenable silence, le sapin illuminé s'était métamorphosé en une forêt de petits arbres couinant de douleur et le vieux monsieur à la barbe blanche s'était définitivement perdu à la page 41 du catalogue entre le sèche-cheveux et la brosse à dents électrique. Seule ma mère ressemblait à une héroïne de Perrault. Une héroïne entre Blanche-Neige et la Belle au bois dormant. Normal. Elle était morte.

EXTRAIT

Dans mon grand manteau gris, pour éviter d'être trop lucide, je me blottis contre la taille de mon père qui me caressait apathiquement l'épaule comme il aurait pu caresser le poil d'un chien. Pour me rassurer, me consoler. Mais je n'étais pas une vulgaire boule de poils ! J'étais sa fille ! Qu'il me parle ! Qu'il m'embrasse ! Qu'il affronte cette peur que je sentais au fond de lui ! Était-il si difficile de dire à la chair de sa chair qu'il l'aimait ? Qu'il ne fallait pas avoir peur ? Que jamais il ne l'abandonnerait ? Mais non. Lâche, il préférait ne rien dire… Qui ne dit rien consent ! Je n'y croyais pas.

Le cercueil en bois marron dans lequel ma mère devait être confortablement installée, pénétrait doucement dans le large trou profond. Sans difficulté. L'heure du dernier adieu. Les reniflements discrets du début de l'enterrement libérèrent une vague violente et impétueuse de sanglots sur cette mortuaire photo familiale.

Soudain, je me détachai de la taille de mon père pour courir, aveuglée par les larmes, vers cette mère de trente ans qui osait s'enfuir sans même m'avoir demandé la permission. Sa propre fille ! Sans un petit discours d'adieu et sans le moindre mot d'absence sur ce départ précipité. Elle qui détestait tant le froid et sa neige, comment pouvait-on se réfugier en plein mois de décembre dans cette fosse glacée ? On ne devrait jamais mourir en hiver.

J'aurais tant voulu qu'elle me prenne avec elle pour la suivre au fond de ce trou sombre et béant.

EXTRAIT

J'aurais pu poser mon visage entre ses deux seins où je me serais endormie en attendant le retour des beaux jours. Mais non. Sans doute par crainte du qu'en-dira-t-on, elle ne fit aucun geste pour m'inviter à la rejoindre. Désespérée par ce manque d'initiative, je m'écroulai à genoux dans la neige, la figure contre le sol blanc. Mes longs sanglots baveux d'une gamine de six ans rajoutèrent une dernière couche tragique à ce paysage morbide. Le visage barbouillé de neige, je lançai un dernier regard désespéré à mon père. Rien. Je redoublai alors la puissance dramatique de mon regard en fronçant les sourcils. Toujours rien. Aucune réponse. Juste une petite bouche pincée par la douleur. Constipé de ne pouvoir pleurer devant les autres. Je le reconnaissais bien là mon père. Un homme, ça ne pleure pas. Et surtout pas en public.

Deux jours avant. Le 23 décembre de cette année pourrie. Après des heures de décoration du salon, j'arrivai enfin à accrocher correctement la dernière étoile dorée sur la pointe du sapin trop haut pour moi. Le téléphone retentit. Mon père, trop préoccupé par sa nouvelle toile qu'il devait finir pour la soirée de Noël, me supplia d'être gentille et d'aller décrocher. Sans doute était-ce ma mère partie en ville faire les dernières emplettes pour le réveillon. Obéissante, je me dirigeai vers le téléphone situé dans l'entrée enguirlandée. En avais-je trop fait ? Sans doute. Même le combiné était affublé d'un déguisement à la Nina Hagen. Quatrième sonnerie.

EXTRAIT

Oui ! J'arrive ! Pas besoin de geindre de cette façon ! Tes sonneries incessantes et stressantes ne te rendront pas ton apparence grisâtre et tristounette ! C'est Noël et tu dois assumer ton habit de lumière quitte à être le plus ridicule combiné de Chanteloup et de ses environs !

– Allô ! dis-je de ma voix la plus fluette possible. C'est qui ? (et non pas « Amélie Dallara, bonjour, qui est à l'appareil ? » comme ma mère me l'ordonnait si souvent).

Silence. Subitement, mon visage perdit son expression d'insolence. Sans raccrocher, je fonçai vers le bureau de mon père qui lui servait principalement d'atelier de peinture.

– C'était ta mère ? me demanda-t-il tout en se concentrant sur une dernière touche de bleu sur le paysage marin de son œuvre destinée à être offerte à ma mère.

– Non, c'est un monsieur à la voix grave et sérieuse qui voudrait te parler.

– Ah ! Bon ? Tu ne lui as pas demandé ce qu'il voulait ?

Toutes ces questions me provoquèrent une forte rage étouffée par un brusque sanglot. Je n'avais pas osé. Sa voix grave et autoritaire d'un monsieur à hautes responsabilités m'avait tellement glacé le sang que j'en avais oublié le b.a.-ba de la standardiste idéale, c'est-à-dire de lui demander son identité. Et puis, cet appel ne m'était pas destiné. Il

EXTRAIT

n'en avait rien à faire de moi ! Ce qu'il voulait, c'était parler à Monsieur Dallara et non à sa fille. Amélie ? Rien à faire. Je n'aurais jamais dû répondre, jamais. Il s'était bien vengé, le combiné.

Face à mon immense chagrin, mon père jeta son pinceau dans son verre d'huile, se leva et me chuchota dans un sourire qui se voulait réconfortant.

– Mon bébé, faut pas pleurer, tu vas faire de la peine au Père Noël. Ce monsieur ne doit pas être si antipathique que ça !

Comme si j'avais trois ans ! Monsieur mon père devrait savoir que personne, non, personne, ne pouvait se vanter de m'avoir provoqué la moindre larme par son côté « antipathique » ! Même ma maîtresse, l'immonde Madame Subirat, la pire de son espèce, n'avait jamais réussi à me décrocher la moindre larme malgré toutes les humiliations qu'elle me faisait subir en classe ! Alors cette personne « antipathique » que je venais d'avoir au bout du fil pouvait aller se recoucher ! Non, je pleurais pour autre chose. Sans pouvoir me l'expliquer, j'étais sur les nerfs car je sentais qu'un événement terrifiant venait de se passer. Je pleurais parce que je savais que ce Noël serait différent des autres. Son ombre terrifiante volait depuis ce matin dans les pièces de notre demeure. De la cave au grenier, elle errait à la recherche d'une proie. Sans pouvoir encore mettre un nom sur elle, j'étais convaincue qu'elle s'apprêtait à nous faire une blague. Même pas drôle.

EXTRAIT

Ma mère, Greta, qui rentrait de la ville, la voiture remplie de cadeaux, n'arriverait jamais au terme de sa course. Jamais je ne serrerai dans mes bras le corps fragile de la belle poupée aux boucles blondes qu'elle m'avait achetée. Le Père Noël ne s'était pas perdu. Juste un caprice du destin.

La disparition de ma mère datait maintenant de plusieurs mois. Chanteloup, indifférent à cette perte, avait repris ses couleurs de printemps et les oiseaux étaient revenus chanter sous nos fenêtres. Des chants remplis de joie dédiés au retour de la chaleur et de ses rayons. Et pourtant, nos fenêtres restaient bien closes, le bonheur pouvait battre en retraite. Il n'était plus le bienvenu ! Le pinceau de mon peintre préféré avait abandonné ses aquarelles naïves et ensoleillées pour s'attaquer à des paysages sombres et révoltés à l'image de son âme. Souffrant de la disparition de son épouse, et malgré l'amour qu'il me portait, perdu, il semblait incapable de rejoindre le bord de cette piscine de désolation. À la dérive, les traits tirés par une insomnie chronique, il avait renoncé à toute joie, et tous mes sourires et baisers affectueux se prenaient des bides à chaque élan. Il aimait trop ma mère et je lui ressemblais beaucoup trop pour ne pas aviver sa douleur chaque fois qu'il croisait mon regard.

Incapable de veiller sur moi et néanmoins un minimum soucieux de mes faits et gestes, il engagea une jeune étudiante en histoire de l'art afin de s'occuper de mon éducation, car à six ans, tout restait encore à faire. Justine.

EXTRAIT

Sans être aussi douce que ma mère, cette jeune femme d'à peine dix-huit ans se montra fort charmante et remplie de bonnes intentions à mon égard, me répétant sans cesse que j'étais beaucoup trop jolie pour être triste. « Sa petite princesse de rien » qu'elle m'appelait. Aussi, à coup de pitreries et d'élans affectueux, elle tentait désespérément d'apporter une nouvelle version de la mélodie du bonheur dans cette maison que la Mort avait passionnément embrassée. Réticente devant cette nouvelle figure maternelle imposée, je la fuyais. Et lorsque, par mégarde, nos chemins venaient à se croiser au détour d'un escalier, je n'en loupais pas une pour me montrer impitoyable envers elle, l'attaquant sans répit sur son physique disgracieux et sur ses dents jaunies et cariées qui auraient fait jouir la roulette d'un apprenti dentiste. Et puis, si j'avais à ses yeux le statut d'une princesse de rien, (d'ailleurs pourquoi de rien ?) Justine était une sorcière de tout. Et na !

*
* *

De son côté, Justine ravalait courageusement sa fierté en se concentrant sur son salaire qui valait largement la misère qu'elle gagnait lorsqu'elle faisait la caissière dans un grand supermarché de Montréal. Ce n'était pas cette petite diablesse en jupon, pourrie et gâtée, qui allait lui faire abandonner cette mine d'or ! Et tant pis pour les énormes complexes que sa dentition lui causait. Six mois chez les Dallara lui

EXTRAIT

paieraient largement toutes les couronnes nécessaires pour pouvoir sourire comme Bo Derek ! À vrai dire, personne n'aurait pu être plus cruel que son ex-boyfriend, le splendide François, qui l'avait laissée tomber le jour de leurs fiançailles. Il s'était défilé à défaut de lui enfiler l'alliance. Oui, cette teigne d'Amélie n'allait pas lui faire lâcher la part du gâteau… Et puis, il y avait Monsieur Dallara. Dès leur première rencontre, son cœur s'était emballé, jetant François dans les oubliettes de sa mémoire ! Justine s'était liquéfiée sur place en croisant le regard ténébreux de son nouveau patron. Même bénévolement, elle aurait accepté n'importe quel labeur, pourvu qu'elle puisse croiser tous les jours ce beau trentenaire aux cheveux ébène frisés et aux joues mal rasées. Un véritable fantasme ambulant doté d'un profond regard triste qui le rendait terriblement viril. Oui, elle aurait tout fait pour lui. Braquer une banque, détruire la couche d'ozone… Alors, supporter sa teigne de fille… Enfantin ! C'était par amour que Justine restait toujours très calme et stoïque face aux nombreuses attaques de la gamine surnommée ironiquement sa « princesse de rien » en pensant très fort qu'elle deviendrait, elle, la « reine de tout » ou plutôt la « reine de son père » ! En attendant, à défaut de s'énerver et de lui administrer des claques bien méritées, elle lui souriait angéliquement telle une Monna Lisa qu'aucune parole acide ne pouvait défigurer. La maligne… En effet, elle savait bien que

EXTRAIT

son manque de réaction fatiguerait très vite cette petite peste.

*
* *

Épuisée par son indifférence face à mes mesquineries, je dus m'avouer vaincue après plusieurs semaines de batailles perdues. Pire, je commençais même à apprécier cette nouvelle présence très douée pour ravir mes sensuelles poupées et mes ours en peluche pour qui elle avait créé une comédie musicale digne des plus grandes productions hollywoodiennes. Enfin, comme je pouvais les concevoir à six ans. De plus, l'argument de poids pour sympathiser avec cette étrangère était que, toute seule, je m'ennuyais sérieusement. Privée de mes copines de classe, à qui mon père interdisait les visites sous prétexte qu'elles étaient trop bruyantes et face au manque de conversation de mes jouets, j'avais l'impression de m'enliser dans une solitude que je refusais. Sympathiser avec cette Justine représentait mon unique salut. Restait le bémol, mon père… C'était de sa faute si lors des spectacles interprétés avec brio par mes Barbies et autres peluches, je n'arrivais toujours pas à me divertir et à rire naturellement comme une petite fille normale, trop inquiète pour ce père qui boudait toutes les avant-premières, préférant rester cloîtré dans son bureau. Les efforts de mise en scène de

EXTRAIT

Justine en souffraient alors car mon attention était ailleurs.

Je rêvais qu'il redevienne comme avant et surtout, qu'il arrête de me fuir. Les rares fois où il me prenait encore dans ses bras, je ressentais trop violemment sa douleur me cogner la poitrine. Une terrible injustice. Moi, sa petite Amélie, je n'étais pas morte, même si en secret c'était devenu mon souhait le plus cher. J'étais certaine qu'une fois disparue, il me pleurerait autant qu'il le fit pour ma mère. Souvent, je me réveillais la nuit en larmes avec ce terrible pressentiment que la Mort n'était pas encore satisfaite. Vorace, ma mère ne devait pas lui suffire. Aussi, conciliante et obéissante, je l'attendais, prête à m'offrir.

Un grand cri de victoire retentit de la cave. Après une matinée de recherches infructueuses, Justine venait de retrouver les cartons de décoration de Noël bien camouflés derrière la chaudière entre les toiles d'araignées et des cannes à pêche datant du début du siècle. Ravie de cette trouvaille, je descendis la rejoindre pour l'aider à monter ces trois gros cartons remplis de guirlandes colorées et d'un tas d'objets magiques qui me rappelaient les années glorieuses entre un père souriant et drôle et une mère toujours prête à éclater de rire et à danser avec moi pour amuser son mari. Surfant sur la vague de mon enthousiasme, Justine s'apprêtait à sortir dans le froid de l'hiver pour aller récupérer au supermarché le beau sapin que nous avions choisi ensemble

EXTRAIT

quand mon père l'arrêta net dans sa course en lui demandant poliment mais fermement de ne pas quitter la maison pour aller chercher cet arbre. La jeune femme, surprise, insista :

– Mais, Monsieur, c'est Noël ! Amélie attend avec impatience de le décorer. J'ai déjà sorti tous les cartons ! lui dit-elle en désignant les guirlandes répandues un peu partout.

Comme unique réponse qui ne laissa guère de place au moindre commentaire, mon père éclata de sa voix caverneuse.

– Je ne veux pas de sapin dans cette maison ! Ni de décoration ! Ni même de Noël !

Confuse et rouge comme un hématome, Justine baissa les yeux, referma la porte et raccrocha son blouson au portemanteau en me lançant un regard désolé. Je ne dis rien. J'aurais dû m'en douter. Malgré cette horrible déception qui manqua de me faire fondre en larmes, je ravalai courageusement le torrent. Hors de question de me porter à faux envers mon père et encore moins de prendre la défense de Justine. Je m'en servais comme d'une poupée dotée de la parole mais je n'étais pas dupe face à ses intimes motivations : séduire mon père pour prendre la place de ma mère. Pas de pleurs, ni de colères, juste m'enfermer dans ma chambre pour admirer par la fenêtre le paysage enneigé de ce nouveau Noël lugubre. Seule, sans Justine, qui depuis quelques semaines préférait rejoindre mon père plutôt que de s'amuser avec mes jouets, je repensais à ma mère qui me manquait

EXTRAIT